

Entretien avec Dean Louder (1943–2017) : regards sur le Projet Louisiane

Clint Bruce

Numéro 29, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051508ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051508ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bruce, C. (2016). Entretien avec Dean Louder (1943–2017) : regards sur le Projet
Louisiane. *Port Acadie*, (29), 111–120. <https://doi.org/10.7202/1051508ar>

Entretien avec Dean Louder (1943–2017) : regards sur le Projet Louisiane

Clint Bruce
Université Sainte-Anne

Au mois de mai 2017 nous avons appris avec tristesse le décès du géographe Dean Louder¹. Originaire de l'Utah aux États-Unis, ce Québécois d'adoption aura marqué de manière durable les études sur la francophonie nord-américaine, notamment à travers ses collaborations avec Eric Waddell, son collègue de l'Université Laval. Dans un texte d'hommage paru dans la revue Rabaska, Yves Frenette et André Fauchon retracent l'évolution de la vision généreuse du fait francophone qu'il aura développée à partir des années 1980 :

Ce n'était donc plus la langue qui cimentait l'Amérique française de Louder et Waddell, mais une façon d'être s'abreuvant à des réseaux flous et à une mémoire des origines. [...] Toutefois, à force de pérégriner et sous l'influence de certains de leurs disciples, et aussi de leurs critiques, Louder et Waddell prirent conscience de la diversité franco-américaine, au sens large du terme, du poids culturel des Antilles dans la constitution de la francophonie nord-américaine et de l'existence de la créolité. C'est de cette manière que, au tournant du XXI^e siècle, leur Amérique française devint une Franco-Amérique.²

Ensemble, les deux géographes ont codirigé l'ouvrage collectif Du continent perdu à l'archipel retrouvé : le Québec et l'Amérique française (Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, 292 p.); avec Éric Morisseau, Vision et visages de la Franco-Amérique (Sillery, Septentrion, 2001, 320 p.), où se mêlent témoignages et essais par des chercheurs; et Franco-Amérique (Sillery, Septentrion, 2008, 400 p.), réédité en 2016. Infatigable voyageur, Louder réunit des chroniques de

1. À noter que le présent numéro de *Port Acadie*, daté printemps 2016, a été préparé au cours de l'année 2017.
2. Yves Frenette et André Fauchon, « Dean Louder : 1943-2017 », dans *Rabaska : Revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 15, 2017, p. 207–209.

ses carnets de route dans *Voyages et rencontres en Franco-Amérique (Québec, Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2013, 265 p.)*.

L'entretien que nous présentons ici fait découvrir les premiers contacts du chercheur avec la francophonie des États-Unis, lors de sa participation au Projet Louisiane, initiative pluridisciplinaire menée par une équipe de chercheurs canadiens entre 1976 et 1979. Le grand objectif du Projet Louisiane consistait à explorer les dynamiques culturelles à l'œuvre autour du renouveau ethnique dans cet État du Sud américain à l'héritage francophone complexe. Plusieurs de leurs travaux remettent en question la survalorisation de l'élément acadien par l'élite culturelle³. Même si l'intérêt pour la Louisiane est attisé, dans un premier temps, par les actions du Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL), agence d'État créée en 1968, la portée du Projet Louisiane dépasse de loin ce mouvement « officiel ». Notre échange avec M. Louder, enregistré au téléphone en mai 2016, porte plus précisément sur les rapports entre les chercheurs canadiens et leurs interlocuteurs louisianais — rapports qui ne manquent pas de piquant.

Il s'agit ici d'une transcription abrégée et adaptée d'une conversation qui a duré environ une heure⁴.

CB : Merci, Dean, de m'avoir accordé quelques minutes pour parler de tes expériences au sein de l'équipe du Projet Louisiane. Peut-être pouvons-nous aborder en premier tes rapports avec le fondateur du Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL), feu James Domengeaux. J'ai eu vent d'un incident où il t'aurait traité de « *son of a bitch* ». Que s'est-il passé?

DL : On avait déjà commencé le Projet Louisiane. Gerald Gold, qui en était vraiment le père⁵, s'était fait un devoir d'aller voir

3. Voir notamment Eric Waddell, « La Louisiane française : une poste outre-frontière de l'Amérique française ou un autre pays et une autre culture? », dans *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, n° 59, p. 199-215.

4. La transcription de cet entretien a été effectuée par Réanne Cooper, assistante de recherche de la Chaire de recherche du Canada en études acadiennes et transnationales (CRÉACT).

5. Spécialiste de l'ethnicité et de l'anthropologie économique, Gerald Gold fut dès 1975 l'instigateur du Projet Louisiane auquel Louder se joignit par la suite. Parmi ses travaux issus de cette initiative, on consultera avec profit Gerald L. Gold, *Cousin and the Gros Chiens : The Limits of Cajun Political Rhetoric (Projet Louisiane, Document de travail n° 1)*, York (Ontario), Dept. of Anthropology, York University, 1978, 35 p., ainsi que Gerald L. Gold, « The Cajun French Debate in

Domengeaux, pour dire : « Nous sommes ici et on va faire des recherches. Voici ce que nous pourrons faire. » Au tout début j'avais l'impression que Domengeaux était très content, et même flatté. Il avait fondé CODOFIL et voilà que quelques années plus tard, il y a eu quand même une certaine reconnaissance internationale dans la communauté des savants, des chercheurs — des Canadiens, même. Donc, c'était très flatteur pour lui. Mais Jimmy [James Domengeaux] avait, un peu partout, des gens qui surveillaient pour lui. Il avait même un *clipping service*, c'est-à-dire que chaque fois qu'il y avait quelque chose dans les journaux, il y avait quelqu'un qui en faisait une coupure pour lui.

Or, cette année-là, j'habitais à Gretna, moi et ma famille. Je faisais mes emplettes chez Nicholson et Loup, qui avaient deux magasins, l'un près de chez nous et l'autre à Westwego, sur le Westbank Express⁶. Nicholson, lui, était sénateur à l'assemblée législative louisianaise⁷. Alors, Domengeaux connaissait tout ce monde-là. Puisque ce Elwyn Nicholson était un Cadien, je suis allé le voir dans son magasin, dans son bureau. Il m'a dit qu'il venait des Avoyelles et qu'il parlait français, mais il ne voulait pas parler en français avec moi. Il ne m'a jamais parlé en français, même s'il pouvait probablement le faire. Mais c'était un peu la gêne, tu sais. Je l'ai rencontré une autre fois à son épicerie sur l'Expressway. Westwego est une communauté cadienne, tu sais.

CB : Oui, tout à fait.

DL : Fondée à la fin du XIX^e siècle après l'ouragan de la Chênière Caminada⁸. Par la suite, les Cadiens sont sortis de la région du bayou Terrebonne et de Lafourche pour s'établir là-bas, à South Westwego, où ils pouvaient travailler à l'usine. Pis il y en a eu

Louisiana », dans Beverly Hartford, Albert Valdman et Charles Foster (dir.), *Issues in International Bilingual Education. The Role of the Vernacular*, New York, Plenum, 1982, p. 221–240. Monsieur Gold est décédé en mars 2016, quelques semaines avant cet entretien. Voir l'annonce de son institution ici : <http://yfile.news.yorku.ca/2016/03/11/passings-professor-emeritus-gerald-gold-internationally-known-for-his-research/>

6. Ces localités, qui se trouvent en banlieue de la Nouvelle-Orléans, représentaient l'une des trois zones urbaines étudiées par le Projet Louisiane, avec Lafayette et Port Neches (Texas).
7. Originaire de Westwego, Elwyn John Nicholson (1923–2014) est élu au Sénat louisianais en 1972, où il occupe un siège pendant 16 ans.
8. Survenu en 1893, cet ouragan a coûté la vie à environ 2000 personnes et a déraciné la communauté de la Chênière Caminada, dans le golfe du Mexique.

beaucoup qui ne sont jamais retournés, qui sont restés en ville. Donc, la plupart des employés de Nicholson étaient des Cadiens de Westwego, de Marrero. En parlant d'eux, il m'avait dit : « Eh ben, tous mes employés parlent français ». Or, comme de raison, moi, je n'avais pas entendu du français dans le magasin. Jamais, jamais. Alors, il dit : « Ben oui, viens-t'en, on va voir. » On descend, puis il me présente au boucher, à une caissière, à celui qui s'occupe des légumes... Bref, tous les employés parlaient français. Plus tard, j'ai fait connaissance avec plusieurs d'entre eux et j'ai eu des rencontres avec eux. Une femme en particulier, on est allés la voir très souvent : Mme Stelly — S-T-E-L-L-Y — qui habitait tout près de l'épicerie. Elle nous a fait remarquer que, même si elle avait travaillé au magasin, le jour où j'étais là et que Nicholson est descendu avec moi pour me présenter ces gens-là, comme le gars du Canada qui parlait français, c'était la première fois qu'ils avaient parlé français entre eux, dans le magasin.

CB : Ce n'est pas vrai!

DL : Oui. Tu sais, c'était comme ça partout. Cécyle [Trépanier] travaillait à Westwego, où on avait des entrevues avec le monde⁹. Deux maisons sur trois, ou trois sur quatre, c'étaient des foyers où les gens pouvaient baragouiner en français, parler un peu français quand même.

À ce moment-là, il n'y avait pas de CODOFIL à la Nouvelle-Orléans. Des fois, ils s'organisaient avec une dame qui s'occupait de l'association. Ils gravitaient autour du français, des activités sociales un peu sophistiquées, tu sais — du genre, créole d'autrefois. Ça, c'était des activités à la Nouvelle-Orléans.

Moi j'avais écrit un article, que j'ai envoyé au *Times Picayune*, un petit texte pour dire que j'étais très impressionné par la présence cadienne et la présence francophone à Westwego. Les gens ne se rendaient pas compte de cela. Et j'ai dit que c'était regrettable

9. Géographe québécoise ayant fait carrière par la suite à l'Université Laval, aux côtés de Louder, Trépanier était assistante de recherche à cette époque. Sa thèse de doctorat constitue l'une des monographies issues du Projet Louisiane. Voir Cécyle Trépanier, *French Louisiana at the Threshold of the 21st Century*, Projet Louisiane, monographie n° 3, Québec, Université Laval, 472 p. Louder et Waddell évoquent leurs expériences de leur travail de terrain en Louisiane dans un essai intitulé « Fieldwork in Field Louisiana: A Québec Experience », dans Jacques Henry et Sara Le Menestrel (dir.), *Working the Field: Accounts from French Louisiana*, Jackson, University Press of Mississippi, 2009, p. 141–165.

que le CODOFIL ne s'en occupait pas en fondant un chapitre sur le West Bank, pour essayer de promouvoir la langue à cet endroit-là. Deux ou trois jours plus tard, j'ai été quasiment convoqué par Domengeaux quand il en a pris connaissance.

Justement, il a pris contact avec Nicholson et ils ont organisé une soirée à Marrero dans un lieu public. Il y avait du monde. Donc il a fondé son chapitre [du CODOFIL]. Alors il était content à ce sujet-là, mais ce qui échappait, c'était que j'étais un étranger. Un étranger n'avait pas le droit de dire ce que j'avais exprimé dans le journal. J'aurais probablement dû me taire et lui en parler en privé.

Ce soir-là, les gens avaient bien mangé et bien bu. Domengeaux, lui, avait trop bu comme d'habitude. Nicholson a voulu me le présenter : « Ah, Jimmy, j'aimerais bien te présenter mon ami canadien ». C'est là que Jimmy a répondu : « *I already know this son of a bitch!* »

CB : D'accord (*rires*).

DL : Voilà le contexte de cette histoire-là. C'était un peu ça, le complexe de Jimmy Domengeaux, je pense. Il était fier de la reconnaissance qu'il recevait de l'international, mais les étrangers n'avaient pas le droit de critiquer ou de lui dire quoi faire, du moins publiquement. Il valait mieux suivre le protocole, toujours passer par lui, parce qu'il contrôlait tout, quoi. Il voulait tout contrôler à cette époque-là.

CB : J'aurais pensé, spontanément, que tu n'avais pas écrit cet article dans le but de critiquer, mais tout simplement de sensibiliser les gens.

DL : Oui, c'est mon but. Alors, moi je n'étais pas là pour critiquer, parce que tu sais, je croyais à la cause et j'appuyais le CODOFIL. Mais c'est lui qui l'a pris comme une critique probablement, [même si] ce n'était pas mon intention. Moi, je voulais simplement aider à concerter [sic] quelque chose en essayant d'inciter CODOFIL à... Et peut-être que j'aurais eu le même résultat si j'étais allé lui parler à son bureau, mais c'était difficile d'y avoir accès. Il n'est pas toujours très présent, ni très accueillant.

CB : Malgré ce malentendu, il n'y avait rien pour entraver vos enquêtes? Il n'a pas essayé de vous salir?

DL : Non, il a jamais essayé de nous sortir de là, il n'y a jamais eu de cela. Je pense qu'il était déçu à la fin parce qu'on n'a pas produit un gros livre. Le gros ouvrage qu'on aurait pu et dû faire, on ne l'a

jamais fait. On avait beaucoup d'argent et lui aussi trouvait qu'on en avait beaucoup. Tu sais qu'on avait eu une subvention sur trois ans de la fondation Ford?

CB : Oui.

DL : Un montant de 80 000 dollars. Pour lui, c'était énorme. Il trouvait que si quelqu'un lui avait donné 80 000 dollars, il aurait vraiment pu faire quelque chose avec cette somme-là, alors que nous, ce n'était pas très important, ce qu'on faisait. C'est beaucoup d'argent, c'était beaucoup à l'époque, mais quand on tient compte de tous les aspects du projet — les étudiants sur le terrain, les déplacements et tout ça — on ne va pas loin avec 80 000 dollars quand même. Aujourd'hui, ce serait très peu.

CB : Avez-vous donné des présentations auxquelles il aurait pu assister?

DL : Je ne me souviens pas d'occasions où il était présent. Nous avons fait des présentations. Je me souviens d'une journée à LSU où on a fait le point, donné une mise à jour de ce que nous faisons. Même si on n'avait pas terminé, on voulait que les gens — les universitaires surtout, mais un public général aussi — soient au courant de nos recherches. Donc, on avait fait au moins une journée à LSU et une autre à USL¹⁰.

En fait, on aurait voulu que ce soit un projet conjoint dès le début. Parmi nos assistants, je suis arrivé à six jeunes Cadiens qui faisaient partie de nos effectifs là-bas, en plus des neuf Québécois. J'en ai peut-être oublié, mais ce n'était quand même pas mal : 50/50 ou presque. Avant même qu'on aille sur le terrain, on avait fait venir ici à Montréal Alvin Bertrand, qui était une éminence d'autrefois, un sociologue cadien qui a fait carrière à LSU¹¹. On avait un grand respect. Il y a également eu Malcolm Comeaux, d'Arizona State. Il est venu passer trois ou quatre jours pour donner une conférence. Malcolm c'est quelqu'un qui n'a jamais accepté ce que nous faisons, par exemple. Il s'opposait à nous à chaque instant.

CB : J'imagine que ce n'était pas la démarche, mais plutôt les conclusions auxquelles vous êtes arrivés?

10. Louisiana State University et University of Southwestern Louisiana, aujourd'hui University of Louisiana at Lafayette (ULL).

11. Voir la nécrologie d'Alvin Bertrand sur le site du journal *The Advocate*, 1^{er} mars 2006, sur Internet : <http://obits.theadvocate.com/obituaries/theadvocate/obituary.aspx?n=alvin-lee-bertrand&pid=16897962>.

DL : C'est que pour lui, nous étions obsédés par la langue. Tout ce qui nous intéressait c'était la langue, la perte de la langue. On ne s'intéressait guère, d'après lui, à la qualité de la vie des Cajuns, l'amélioration de leur statut économique et tout le reste. Comme il disait, « *all Canadians care about is language* ». Combien de fois qu'il m'a dit ça! Le fait est que, lui, il avait perdu cette langue-là, ce qui lui a fait très mal. Une fois, je me souviens, on était chez ses parents. Cécyle Trépanier faisait les entrevues à travers Westwego. Elle est allée à Lafayette pendant deux, trois mois-là où elle a enregistré plusieurs entrevues là-bas aussi, dont une avec Monsieur et Madame Comeaux.

CB : Les parents de Malcolm?

DL : Oui, c'était tout en français. Malcolm, qui était présent, n'a pas pu participer et ça lui a fait très mal, je pense. Disons que des histoires comme ça sont délicates. Monsieur et Madame Comeaux aimaient beaucoup Cécyle, tout le monde aimait Cécyle, parce qu'elle est très agréable à côtoyer. Je me souviens toujours de cette occasion-là où Malcolm a été un peu écarté de la conversation dans son propre foyer.

Même jusqu'à nos jours, quand on se revoit, Malcolm me parle de ces préoccupations de trop que nous avons pour la langue française. La fois où il était venu au mois de novembre faire sa présentation, en novembre 1976 ou 77 (une des seules fois qu'il a visité le Canada ou le Québec en tout cas), il faisait froid, même s'il n'avait pas encore neigé. Il était très inconfortable et quand il est parti, il a dit : « *Well, the best thing that ever happened to the Acadians were to get deported and sent to Louisiana!* »¹²

C'était un conflit disciplinaire aussi en ce sens que, oui, il est géographe et nous sommes géographes, mais la géographie qu'il pratiquait portait surtout sur la culture matérielle. Il aime étudier les objets, tu sais. Il a publié un article sur le jeu de caniques, par exemple — *marbles*. Ce qu'il aimait étudier, c'était les traits culturels de la culture matérielle des Cadiens¹³. Il joue aussi un peu

12. Nonobstant l'intention humoristique derrière cette boutade, il convient de rappeler que les réfugiés acadiens installés en Louisiane n'y furent pas « envoyés », mais que la Louisiane représentait une destination choisie où près de 3 000 d'entre eux immigrèrent entre 1765 et 1785.

13. Voir Malcolm Comeaux, « "Caniques": Marbles and Marble Games As Played In South Louisiana At Mid-Twentieth Century », dans *Louisiana History: The Journal of the Louisiana Historical Association*, vol. 52, n° 3, été 2011, p. 324–356.

à l'accordéon. Alors, il s'intéresse beaucoup à la construction des accordéons. Tout cela est fort intéressant, mais ce n'est pas ce qui nous intéressait. Il y avait donc cette différence disciplinaire.

CB : J'imagine que d'autres Louisianais n'ont pas forcément eu la même réaction.

DL : Es-tu au courant de tous les Louisianais qui ont travaillé pour nous? Il y a Glen Pitre, bien sûr. Un qui était super sur le plan linguistique, presque aussi fort que Richard Guidry, c'était Ulysse Ricard, qui est décédé. Il a fait des entrevues de tonnerre. Lui, il faisait à sa guise et il m'impressionnait toujours par ses connaissances, ses compétences linguistiques. Parfois il me décevait par son comportement, car il était paresseux (*rires*). La même année on voulait avoir Amanda Lafleur avec nous, mais je crois que c'était l'année qu'elle a passée à Moncton. Il y avait une fille qui s'appelait Roseanne Guidry que je n'ai jamais revue. Et Mike LeBlanc, qui s'est joint au projet à la fin et qui a fait sa thèse de maîtrise à Port Neches, Texas¹⁴. Quand je suis à Lafayette, normalement je demeure chez lui. J'ai dû rebâtir les ponts avec lui, parce qu'il a vécu une très mauvaise expérience [au cours de la rédaction de son mémoire de maîtrise]. Cela avait nui à Mike, car il n'a pas fini sa maîtrise à Kentucky. Même en octobre dernier, il m'avait dit : « J'ai pas trop de bons souvenirs du Projet Louisiane. J'ai aimé mon expérience de terrain, mais je suis encore très amer de ce qui m'est arrivé. »

Il y avait un autre type aussi en Louisiane, un professeur de sociologie à LSU, David Haas.

CB : Il a écrit sur la Vacherie (paroisse Saint-Jacques).

DL : Oui, oui. David s'était joint à nous un moment donné lors d'un séminaire à LSU où il était présent. Il avait travaillé sur la Vacherie¹⁵.

Il y avait donc toutes ses relations entre les chercheurs, entre les étudiants et puis, je me souviens aussi d'une fois, Lily et Alain — c'est Lily qui écrit des romans, Lily Vaillancourt, c'est quoi, son nom de plume...

14. Voir Dean R. Louder et Michael Leblanc, « The Cajuns of East Texas », dans *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, n° 59, p. 317–329.

15. Voir David Hass, *La langue française dans un village du couloir industriel du Mississippi* (Projet Louisiane, document de travail n° 9), Québec, Université Laval, Département de géographie, mai 1980, p. 22–36.

CB : Lily Maxime¹⁶.

DL : Lily Maxime! Lily et Alain Larouche¹⁷. formaient un couple et ils étaient très aimés, très appréciés dans la région de Golden Meadow. Or, à un moment donné, ils étaient sans le sou et notre argent n'arrivait pas du Canada. Il y avait un blocage, je ne me souviens plus, mais ils avaient paniqué et ils nous en voulaient. Alors, tu vois, c'est le genre de choses qui peuvent se produire dans des projets comme ça. Ce n'est quand même pas comme travailler dans les archives, avec les bouquins. Ça joue sur les sentiments des gens, tout le temps.

CB : Une aventure humaine.

DL : Exactement, c'est sûr. Glenn Pitre, lui, il n'hésitait pas à nous critiquer, les chercheurs¹⁸.

CB : Ah oui?

DL : Il trouvait ça drôle, des entrevues où on demandait toujours les mêmes choses aux gens. Puis il y avait le questionnaire, [qui] était très long et détaillé. Il disait toujours : « Vous autres, vous radotez, vous radotez! C'est pas très intéressant — toujours la même chose ».

Il faut dire qu'avec son appareil photo, il nous a rendu bien service. Grâce à lui, nous avons eu une reconnaissance au Québec, que nous n'aurions pas eue autrement, parce que les photos qu'il a

-
16. Maxime est l'auteure d'une tétralogie intitulée « Ma Chère Louisiane », composée des romans suivants : *Ouragan sur le bayou*, Tracadie-Sheila, Éditions La Grande Marée, 2004, 354 p.; *La Sang-mêlé du bayou*, Tracadie-Sheila, Éditions La Grande Marée, 2005, 551 p.; *Un dernier Mardi gras*, Tracadie-Sheila, Éditions La Grande Marée, 2006, 619 p.; et *Le Blues du bayou : dans l'œil de Katrina*, Tracadie-Sheila, Éditions La Grande Marée, 2009, 334 p. Elle a également consacré un essai à des expériences en tant qu'assistante de recherche dans les régions de Mamou et du bayou Lafourche : Lily Maxime, « Les survivants de 1755 ou *Cofaire ce research su nous aut'les Cajuns du bayou Lafourche?* », dans *Moebius : écritures, littérature*, n° 64, p. 67–84.
 17. Voir Alain H. Larouche, « Les Cadjins du Canal Yankee : problèmes d'identité culturelle dans la paroisse Lafourche », dans *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, n° 59, p. 239–262, et Alain H. Larouche, *Ethnicité, pêche et pétrole : Les Cadjins du bayou Lafourche en Louisiane francophone* (Projet Louisiane, monographie n° 2), Québec, Département de géographie de l'Université Laval, 291 p.
 18. Originaire de la région du bayou Lafourche, Glenn Pitre est codirecteur de la maison Côte Blanche Productions. Cinéaste, il réalise des films en français louisianais (*La fièvre jaune*, 1979, et *Huit piastres et demie!*, 1981), des longs métrages de fiction dont *Belizaire the Cajun* (1986) demeure le plus connu, et plusieurs documentaires.

montrées lors de notre présentation en octobre dernier¹⁹, on a fait ça un peu de concert, lui et moi, tu sais. Moi, je parlais, pendant que, lui, il montrait ses photos. Ces photos-là ont été exposées au Québec : *Les multiples visages de la Louisiane française*, c'était le titre hein. Plus tard, en 2003 et en 2005, après Katrina, il nous envoie des photos, avec lesquelles on a tenu une exposition. Il y avait David Cheramie comme conférencier, avec les photos de Glenn à l'appui. Puis on les a exposés au Musée de la civilisation, à Québec. Donc on a eu un certain rayonnement au Canada grâce à Glenn.

CB : N'est-ce pas qu'il avait accompagné Robert Maguire à Parks quand il était à la paroisse Saint-Martin?

DL : Donc tu es au courant de Bob Maguire aussi? Sa recherche n'était pas du tout linguistique; la langue ne l'intéressait pas²⁰. Ce qui l'intéressait vraiment, c'était les rapports interraciaux. Il vivait dans un petit *shack* qui appartenait à madame LeBlanc, à mi-chemin entre Pont-Breaux et Saint-Martin, au cœur de Parks. Un gars très spécial, Bob Maguire là, si jamais tu as l'occasion de le rencontrer.

Autrement, Éric [Waddell] et moi, quand on discute aujourd'hui, on se dit qu'on s'est fait piéger par Gerry [Gold] et ses préoccupations anthropologiques. En tant que géographes avec un esprit de synthèse, on aurait pu faire quelque chose de potable, sans aller dans tous ces détails-là. On posait des questions sur tout, mais c'était long. C'était fascinant, mais c'était bien trop long.

CB : Je sais qu'il y a des jeunes chercheurs, des enseignants à Lafayette, qui ont consulté les enregistrements.

DL : C'est très flatteur et valorisant pour nous que 35 ans, 40 ans plus tard, ça serve encore.

19. En octobre 2015, Louder et Pitre avaient donné une présentation rétrospective à Lafayette sur le Projet Louisiane dans le cadre du Grand Réveil Acadien. Cette manifestation culturelle s'est déroulée du 3 au 12 octobre dans plusieurs régions du sud de la Louisiane.

20. En dépit de cette assertion de Louder, le premier article que Maguire tire de ses enquêtes de terrain porte bel et bien sur la langue. Voir Robert Maguire, « Creoles and Creole Language Use in St. Martin Parish, Louisiana », dans *Cahiers de géographie du Québec*, vol 23, n° 59, 1979, p. 281-302, ainsi que Robert E. Maguire, *Hustling to Survive: Social and Economic Change in a South Louisiana Black Creole Community* (Projet Louisiane, monographie n° 2), Québec, Université Laval, 1989, 450 p.